

CORNERSTONE

REVUE DU CENTRE ŒCUMÉNIQUE DE THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION SABELL

Ce numéro de Cornerstone présente les chrétiens palestiniens d'origine arménienne. Nous n'avons traduit qu'une partie des articles qu'il comporte :

- L'article introductif *Être des témoins fidèles* de Jean Zaru, responsable de la communauté quaker de Ramallah, qui pose des questions essentielles.
- De larges extraits de l'article *Communauté arménienne de Jérusalem : survivre envers et contre tout* du Dr Bedross Der Matossian : l'histoire d'une communauté qui a connu beaucoup de bouleversements et d'incertitudes, mais qui a su faire face.
- De larges extraits aussi de l'interview passionnante du metteur en scène et acteur palestinien Mohammad Bakri dans l'article *Le génocide arménien et son déni*, par Elise Aghazarian.
- Quelques nouvelles sur les activités de Sabeel.

L'édition complète en anglais peut être consultée sur le blog des Amis de Sabeel France à l'adresse suivante : <https://drive.google.com/file/d/1Ba3NHHkjkzQnv2AV3bXIsWOG0YGaxgH/view>

ÊTRE DES TÉMOINS FIDÈLES

Servir Dieu dans un monde en mutation

par Jean Zaru



Chères sœurs, chers frères,

C'est du cœur de la Palestine, d'une terre assiégée et violée par l'occupation militaire israélienne, que je m'adresse à vous aujourd'hui. Du cœur de la Palestine, d'une nation torturée et maintenue en captivité, je viens à vous aujourd'hui.

Mon expérience de vie en Palestine et mon travail œcuménique dans de nombreuses régions du monde me demandent de partager avec vous l'histoire de mon peuple, une histoire de souffrance et d'espérance. Mon histoire est une histoire d'exclusion, l'histoire du déni de mes droits humains et sociaux fondamentaux. Mais j'ai aussi un message d'espérance : celui d'une espérance incarnée dans l'esprit et la volonté de tous ceux qui refusent de se soumettre aux forces de l'oppression, de la violence et de l'injustice, à toutes les structures de domination, de colonialisme et d'occupation étrangère.

La situation en Palestine en appelle à toutes les ressources disponibles en chacun de nous : physiques, mentales, émotionnelles et spirituelles. Dans les nuits les plus sombres de l'âme humaine, nous sommes à la

recherche de votre soutien et de votre action, et ce d'autant plus que la plupart des gouvernements et des pouvoirs politiques nous ont abandonnés du fait justement de leur politique de pouvoir, de leur manque de volonté et de leurs intérêts particuliers à court terme.

L'atmosphère actuelle à Jérusalem est très tendue, et la situation en Terre Sainte est certainement beaucoup plus complexe que celle que nous présente Luc au premier siècle de notre ère. Même mon identité de chrétienne palestinienne n'est pas facile à comprendre par ceux qui vivent en dehors de notre contexte immédiat. En effet, je suis chrétienne, et je suis palestinienne. L'une de mes identités ne peut être séparée de l'autre. C'est pour cela que les chrétiens palestiniens que nous sommes sont souvent présentés comme un « décor brodé » de notre peuple ! Et c'est vrai : nous sommes un élément du tissu social et sommes parfaitement intégrés dans l'ensemble de la société.

Bien que nous soyons les descendants modernes des disciples de Jésus à Jérusalem et en dépit de toutes nos florissantes contributions à l'ensemble du Moyen-Orient, nous sommes devenus des inconnus, ignorés et oubliés par une grande partie du monde. Nous sommes une communauté hautement éduquée avec de profondes racines historiques, mais aussi une communauté qui, malheureusement, diminue de jour en jour en raison des contraintes politiques et économiques. Notre avenir est incertain, et les pressions que nous subissons sont énormes.

Et puisque nous sommes partie intégrante de la société, et non pas une quelconque annexe, rester fidèle est un défi quotidien pour nous : témoigner de notre foi dans les circonstances graves et éprouvantes qui sont les nôtres et dans lesquelles aucun

droit n'est garanti pour les Palestiniens que nous sommes. Avec nos sœurs et frères musulmans, nous nous tenons en marge de la vie en Palestine et partageons une réalité commune de souffrance et d'attente prolongées, et nous agissons ensemble dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Il y a 70 ans, nous avons été expulsés du cours de l'histoire, notre identité a été niée et notre réalité humaine, culturelle et historique effacée. Nous avons été les victimes d'un mythe cruel : « *Une terre sans peuple pour un peuple sans terre* ». Et nous continuons d'être les victimes d'une idéologie d'exclusion qui a usurpé nos droits et nos terres, et qui a confisqué aussi le récit de notre histoire.

Notre pays est devenu une gigantesque prison et un vaste cimetière. Les gens, les terres, les maisons, les arbres, tout a été brutalement écrasé. La peur et l'insécurité ont remplacé la compassion et la confiance. Les relations entre les uns et les autres sont devenues difficiles et tendues. Lorsque quasiment tous les aspects de la vie subissent le poids de l'oppression et de l'humiliation, l'espace moral se réduit. C'est notre humanité qui est menacée, et il devient difficile de trouver des modèles pour l'éducation de nos enfants.

Les gens sont fatigués et déprimés. Ils sont traumatisés par la violence quotidienne perpétrée contre eux, une violence qui affecte la santé tant physique que mentale. Mon peuple a besoin de temps pour faire son deuil, pour guérir ses blessures, apaiser ses enfants et trouver son pain quotidien.

L'oppression que nous subissons, celle de l'occupation israélienne, n'aurait jamais pu durer aussi longtemps si elle n'avait pas été soutenue par une importante aide extérieure. Proportionnellement à la taille de sa population, aucun État au monde n'a

jamais bénéficié d'une aide financière américaine aussi importante que celle qui est accordée à Israël. Cette aide, combinée au soutien politique des États-Unis, permet à Israël de durcir sa domination et d'accroître le poids de son occupation militaire, ce qui rend nos vies pénibles, invivables. La vérité a été tellement déformée que quiconque ose s'exprimer aujourd'hui en faveur de la justice est accusé de terrorisme ou d'antisémitisme, ou encore, selon la théologie de certains, d'agir contre Dieu et contre son dessein pour le monde, du moins tel qu'eux-mêmes le comprennent.

Toutes ces accusations viennent de sionistes prétendument chrétiens, et en tant que chrétiens palestiniens autochtones, nous n'avons pas d'autre choix que de répondre à de telles affirmations et aux nombreux dirigeants religieux qui se servent de la Bible pour légitimer les politiques et les actions israéliennes. Ces chrétiens sionistes ont établi un lien entre l'Israël de la Bible et l'État-nation moderne d'Israël. Les crimes de la discrimination, de l'oppression et de la dépossession sont alors justifiés par la référence à des textes bibliques. Pour David Ben Gourion, la Bible était le titre de propriété sacrosaint du peuple juif sur la Palestine !

Comme chrétiens palestiniens, il nous faut libérer notre théologie d'une telle interprétation. Pour nous, Dieu est un Dieu de justice et de compassion, et non un Dieu de vengeance et d'exclusion. Les chrétiens palestiniens que nous sommes ont longtemps été oubliés, voire ignorés, et certainement désavoués. Nous avons souffert, comme tout notre peuple, de la dépossession, de l'expulsion, et de l'oppression. Et c'est nous qui sommes ensuite rendus responsables de l'histoire, de la politique et de la théologie d'autres que nous.

Malgré nos expériences de vie différentes, nous sommes fortement influencés par les contextes dans lesquels nous vivons. Là où l'islam est diabolisé, il nous est demandé d'aimer nos prochains et de ne pas porter de faux témoignage contre eux. Et les mouvements missionnaires occidentaux, passés et présents, ont parfois été, en dépit de leurs bonnes œuvres, une source d'embarras et de division, notamment en Palestine.



L'*Ambassade chrétienne internationale à Jérusalem* est encore une autre histoire. Politiquement, elle est pro-israélienne, encourage l'expansion des colonies et s'oppose à tout processus de paix qui mettrait fin à l'occupation. Je trouve la théologie de ceux qui l'animent violente, raciste et exclusiviste, à la fois pro-israélienne et anti-juive. Heureusement, il y a aussi de nombreux témoins fidèles en Israël et en Palestine : les *Christian Peacemaker Teams / Équipes chrétiennes des artisans de paix*, les envoyés du *Programme œcuménique d'accompagnement en Palestine-Israël (EAPPI)* du Conseil œcuménique des Églises, le *International Solidarity Movement / Mouvement international de solidarité*. Rejointes par des Palestiniens et des Israéliens locaux, toutes ces initiatives veulent témoigner de la paix et de la justice. Et de nombreuses autres personnes encore se joignent à nous dans notre lutte non violente sur de nombreux fronts et nous soutiennent de mille manières possibles. L'actualité que je vis quotidienne-

ment en Palestine ainsi que mes nombreux voyages à travers le monde m'ont mise en relation avec de nombreuses traditions religieuses. Partout, des penseurs se confrontent à la diversité religieuse. De nombreux militants s'inquiètent du militarisme, de la dégradation de l'environnement, du racisme et du sexisme. Beaucoup travaillent sur la base d'une foi fondée sur les questions de paix et de justice. J'ai souvent constaté que le dialogue au sein même de la tradition chrétienne et entre ces différents groupes n'est pas simple.

Certaines difficultés sont liées à notre propre compréhension de ce que sont le témoignage, la mission, et la Bible. Permettez-moi de d'abord dire ceci : personnellement, il ne m'est pas possible de lire la Bible au pied de la lettre.

Les récits bibliques révèlent des perceptions que des gens ont eues de Dieu, mais la pleine réalité de Dieu est au-delà. Il nous faut renoncer à l'idée que la Bible puisse être comprise d'une manière littérale. Beaucoup de ses récits posent problème, notamment des textes d'une violence inouïe qui sont un affront à notre sensibilité morale. Tous nos efforts doivent tendre à empêcher que la Bible ne serve d'instrument pour légitimer l'oppression d'un peuple par un autre. En Palestine, aux Amériques et en Afrique du Sud, la Bible a ainsi été utilisée comme outil d'oppression plutôt que de libération.

Si nous voulons savoir comment Dieu agit dans ce monde, l'Esprit nous invite à garder nos oreilles et nos yeux ouverts aux témoignages des autres. Car l'Esprit n'est-il pas impulsion, présence de Dieu ? Il remplit, inspire, enseigne, rappelle, et reconforte. L'Esprit nourrit la contemplation et donne aussi la force d'agir.

Les chrétiens n'ont pas tous les mêmes opinions sur ce que sont le témoignage et la mission. Dans de nombreux endroits que j'ai pu visiter, les idées que les Églises se font de l'évangélisation sont liées à l'influence croissante de sectes et de nouveaux mouvements religieux, dans leur contexte comme dans le mien. De la Russie au Pacifique, du Moyen-Orient à l'Afrique du Sud, on retrouve des situations semblables : les Églises sont troublées par le développement impressionnant de groupes chrétiens charismatiques et fondamentalistes, et par les méthodes de recrutement agressives qui sont les leurs. Je suis moi aussi troublée par leur théologie qui prône souvent un racisme nationaliste ou religieux et la subordination des femmes. Ils rejettent une grande partie des valeurs politiques et éthiques de la démocratie moderne, ainsi que des droits humains fondamentaux, comme le pluralisme, la liberté d'expression, le partage du pouvoir et des responsabilités. Leur interprétation littérale de la Bible est effrayante et violente, et il n'est pas rare qu'elle justifie l'oppression et la dépossession, dont je suis moi-même victime, comme étant voulues par Dieu. C'est grave, et même dangereux.

Ne devrions-nous pas renouveler nos efforts pour exprimer notre foi d'une manière qui prenne en compte l'ensemble du monde, avec le souci clairement affirmé du bien-être et de la démocratie pour tous les humains ?



Le défi devant lequel nous sommes placés n'est-il pas de d'abord formuler une vision spirituelle de la justice qui soit vraiment libératrice, et puis de travailler à sa réalisation pratique ? Il nous faut repenser nos études bibliques de manière à ce qu'elles puissent lier d'une manière nouvelle des discernements spirituels au souci de la dignité humaine et de la justice, de la diversité et de l'accueil, de l'inclusion de tous.

Il est arrivé trop souvent que le

témoignage de l'action sur le terrain ait suscité le doute sur le témoignage de la Parole proclamée. Témoigner du Christ, c'est suivre la voie et la mission de Jésus telles qu'elles sont exprimées dans Luc 4.18-19 :

L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération, et aux

aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur.

** Jean Zaru, Quaker palestinienne, a été l'un des membres fondateurs du Centre Œcuménique Sabeel de Théologie palestinienne de la libération à Jérusalem. Elle a été l'un des fondateurs du Centre international des Amis à Ramallah, et est l'auteur de l'excellent livre « Occupés mais non-violents, une Palestinienne témoigne » traduit par les Amis de Sabeel France et publié chez Riveneuve en 2016.*

Communauté arménienne de Jérusalem :

Survivre envers et contre tout

par Dr Bedross Der Matossian



La présence arménienne en Palestine remonte au IV^{ème} après Jésus-Christ, lorsque des pèlerins arméniens commencèrent à arriver à Jérusalem après la redécouverte des lieux saints du christianisme. À partir du VII^{ème} siècle, l'Église arménienne orthodoxe a eu son propre évêque à Jérusalem. Le patriarcat arménien de Jérusalem existe sous sa forme actuelle depuis la première décennie du XIV^{ème} siècle, quand la *Fraternité de Saint-Jacques* a été établie dans la ville sainte. L'Église arménienne occupe une position importante parce qu'elle participe, avec les Églises bien plus importantes et plus puissantes que sont l'Église orthodoxe grecque et l'Église latine (appellation locale de l'Église catholique romaine), à la garde des lieux les plus saints du christianisme, dont notamment l'Église du Saint-Sépulcre et l'Église de la Nativité.

En plus du clergé du Patriarcat, une petite communauté arménienne laïque existait depuis des siècles autour de la cathédrale Saint-Jacques, au sein de ce qui allait être connu

comme le *Quartier arménien* et qui s'étend sur environ un sixième de la vieille ville de Jérusalem. Les membres de cette communauté étaient les descendants de pèlerins arméniens arrivés là des siècles plus tôt. En plus de l'Église arménienne grégorienne et de cette communauté laïque, une communauté arménienne catholique était là depuis le milieu du XIX^{ème} siècle. Cette communauté catholique était concentrée dans le *Quartier musulman* de la vieille ville, avec son vicariat patriarcal sur la Via Dolorosa.

Avant la première guerre mondiale, les Arméniens de Jérusalem se considéraient comme faisant partie du monde ottoman palestinien. Leur première langue était l'arabe, mais ils parlaient bien sûr aussi l'arménien, et souvent également des langues européennes. La fin de l'empire ottoman et la mise en place, à partir de 1917, du mandat britannique ont profondément bouleversé la nature de la communauté arménienne en Palestine. À partir de 1915, le soudain afflux de milliers de

réfugiés qui fuyaient le génocide arménien (1915-1923) a transformé sa composition démographique. À la veille de la Première guerre mondiale, la population arménienne de Palestine comptait entre 2 000 et 3 000 personnes dont la plupart vivaient à Jérusalem, et d'autres, moins nombreux, à Haïfa, Jaffa, Ramallah et Bethléem. En 1925, les Arméniens étaient environ 15 000 en Palestine, essentiellement à Jérusalem, mais aussi à Haïfa et à Jaffa. En 1947, quelque 1 500 réfugiés sont retournés en Arménie soviétique, entraînant le début du déclin de la population arménienne de Palestine, déclin qui s'est amplifié avec la guerre arabo-israélienne de 1948. La transformation démographique brutale qui a eu lieu au début des années 1920, a évidemment créé de fortes tensions.

Lorsque les réfugiés sont devenus majoritaires dans la communauté arménienne de Palestine, leurs intérêts politiques sont surtout devenus intra-arméniens et ont reproduit les tensions et les luttes que l'on trouvait aussi dans les autres communautés de

de la diaspora arménienne, notamment les rivalités entre les deux partis politiques traditionnels : le Dashnak et le Ramgavar.

Les Arméniens « indigènes » de Jérusalem au contraire ne se sont jamais impliqués dans ces affaires : leur sympathie allait aux Palestiniens, et leurs préoccupations étaient autres. Mais ils ont rapidement été minoritaires au milieu de réfugiés qui ne parlaient pas l'arabe mais uniquement le turc et l'arménien, et qui avaient d'autres traditions et d'autres coutumes.

En 1921, l'archevêque Yeghishe Turian (1921-1929) a été élu patriarche et a immédiatement dû faire face à la tâche monumentale de procurer un toit aux réfugiés qui continuaient d'affluer dans le pays. Avec l'aide de l'*Union générale arménienne de bienfaisance* et de l'*Organisation de secours au Proche-Orient (Near East Relief Organization)*, le patriarcat de Saint-Jacques a accueilli plus de 800 orphelins et orphelines de Dayr al-Zawr, et d'autres localités de Syrie, et a ouvert des orphelinats mixtes à la cathédrale Saint-Jacques (Orphelinat Araradian), au Couvent grec de la Sainte Croix, et à Nazareth..

Dans les années 1930, la communauté arménienne jouissait d'une relative prospérité. Le nombre de commerces et de boutiques arméniennes augmentait. Les Arméniens de Jérusalem étaient particulièrement connus comme orfèvres, cordonniers, tailleurs et ferblantiers. D'autres étaient photographes, ou potiers.

À la fin de la guerre de 1948, certains Arméniens de Palestine étaient devenus des réfugiés pour la seconde fois. Quelque 3 000 réfugiés et déplacés sont alors arrivés au couvent Saint-Jacques et dans le quartier arménien de Jérusalem. Leurs propriétés ont été confisquées par le gouvernement israélien et remises au *Gardien des propriétés abandonnées*. La plupart d'entre eux ont fini par émigrer en Syrie, au Liban, en Arménie, et en Occident via la Jordanie. Mais un petit nombre est resté à Jaffa, à Haïfa et à Jérusalem-Ouest. Après la guerre des Six Jours de 1967, davantage encore d'Arméniens sont partis de Jérusalem pour différents endroits dans le monde.

[...]

La communauté arménienne catholique de Jérusalem



L'Église arménienne catholique de Jérusalem a été fondée dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, lorsque Jérusalem a commencé à jouer un rôle plus important, au niveau international, dans les domaines religieux, politique et économique. En 1856, le Patriarche Asdvadzadourian a envoyé le R.P. Serope Tavitian en mission à Jérusalem pour trouver un

lieu adéquat pour une église. Celle-ci fut construite dans le quartier musulman, là où l'on trouve maintenant les troisième et quatrième stations de la Via Dolorosa. La construction du Vicariat s'est terminée en 1885, et celle de l'église en 1905. Les relations entre les Églises et les communautés arméniennes orthodoxe et catholique ont été cordiales parce qu'elles partageaient un même patrimoine national et culturel, et aussi parce que les deux groupes étaient constitués de nombreux survivants du génocide arménien. Aujourd'hui, il reste moins de 50 familles arméniennes catholiques. Ce qui fut autrefois une communauté dynamique doit aujourd'hui se battre pour garder vivantes son Église et son identité.

Conclusion

L'histoire des Arméniens de Jérusalem est une histoire de persévérance et d'incertitude face aux nombreuses crises qui ont jalonné leur existence dans la ville sainte, du quatrième siècle à nos jours. Une grande partie de la communauté moderne a été façonnée par l'afflux de survivants du génocide arménien. Un des facteurs majeurs qui a conduit au déclin de la communauté a été le conflit arabo-israélien. Aujourd'hui la communauté arménienne se réduit à un millier de personnes et est sur le point de disparaître. Beaucoup de ses membres vivent dans l'espérance de réformes radicales qui éviteraient sa disparition du pays.

** Né et élevé dans la vieille ville de Jérusalem, Bedross Der Matossian est professeur associé d'Histoire à l'université du Nebraska, à Lincoln. Il est l'auteur et le coéditeur de nombreux ouvrages, dont le livre « Les rêves brisés de la révolution : de la liberté à la violence dans l'Empire ottoman » (Stanford University Press 2014) qui a été primé. Il est président de la Société des études arméniennes (SAS : Society for Armenian Studies).*

Le génocide arménien et son déni

Une interview de l'acteur et metteur en scène palestinien Mohammad Bakri

par Elise Aghazarian



Un des films que j'aime beaucoup sur le génocide arménien est *Le Mas des alouettes* des frères Taviani. C'est un film adapté du roman de l'écrivaine italienne Antonia Arslan sur l'histoire d'une famille arménienne durant la déportation et le génocide d'un million et demi d'Arméniens par les nationalistes turcs au début du XX^{ème} siècle. Des pans de vie se transforment en traumatismes, et les personnages se confrontent aux questions de la vie, des valeurs, et de la résilience. En tant qu'Arménienne de Jérusalem, descendante de survivants du génocide arménien, je me suis sentie profondément émue de trouver, au sein de la distribution internationale du film, l'acteur et metteur en scène renommé palestinien Mohammad Bakri. Cela m'a donné le sentiment qu'une personne originaire de la Palestine où j'ai moi-même grandi venait me reconforter pour le passé qu'ont vécu mes grands-parents il y a une centaine d'années. Dans un rôle touchant et complexe, Bakri s'associe avec force à la souffrance collective

et touche aux dilemmes de la solidarité, du déni, et de la compassion.

Mohammad Bakri a grandi dans le village palestinien de Al-Ba'nah, ou Bi'ina, à l'est d'Acre. Le village s'est rendu aux soldats israéliens en 1948. Au début des années 70, Mohammad s'est inscrit à l'université de Tel Aviv pour étudier la littérature arabe et le théâtre. Il a ensuite fait carrière au cinéma où il a joué des rôles épiques. Il a une voix particulière et a créé dans son jeu d'acteur et dans ses mises en scène une atmosphère spéciale, marquant d'une empreinte mémorable la production du cinéma en Palestine, en Israël et à l'international.

Au printemps 2002, la nouvelle se répandit que le camp de réfugiés de Jénine en Cisjordanie, peuplé de réfugiés palestiniens, était envahi par des soldats israéliens. Comme Mohammad était un fervent adepte des idéaux humanitaires et se sentait réellement solidaire avec ces réfugiés, il s'est rendu dans le camp et y a réalisé un film d'investigation sur

la situation. Cela a débouché sur une série de procès controversés devant des tribunaux israéliens, depuis dix-huit ans maintenant. Ces procès ont porté sur la question de savoir s'il fallait censurer le film ou l'autoriser, et sur d'autres questions telles que : est-ce un crime de filmer des soldats dans des situations de conflit ? Les soldats peuvent-ils être tenus pour responsables s'ils obéissent aux ordres d'une autorité supérieure ? Est-il normal de punir tout un groupe d'individus pour des actes commis par certains d'entre eux ?

Les errements des médias autour du cas Bakri ont aussi donné lieu à des discussions sans fin sur d'autres questions telles que : est-il éthique de faire des rapprochements entre différentes situations de souffrance collective et de les comparer ? Pourquoi les autorités s'abritent-elles derrière le bouclier du déni ? Comment peut-on se libérer des souffrances de l'injustice ?

Dans ce numéro de *Cornerstone* sur le génocide arménien, j'ai décidé

d'interviewer Mohammad Bakri pour en apprendre davantage sur sa participation à ce film et sur sa position face à toutes ces questions.

Pouvez-vous nous en dire plus sur votre participation à un film sur le génocide arménien ?

« Cela a été pour moi une expérience mémorable et très spéciale. [...] J'aime beaucoup les Arméniens en général et j'en ai rencontré dans différentes parties du monde. Je me sens solidaire d'eux. Les Arméniens me rappellent notre peuple de Palestine. Ils ont connu l'oppression comme nous. Je n'ai pas l'intention, cependant, de comparer nos tragédies respectives. Chaque souffrance collective est unique par la manière dont elle a été planifiée et par le contexte historique donné. La Turquie ment lorsqu'elle nie le génocide arménien ; je pense au contraire qu'il a été planifié, programmé, et exécuté de manière systématique. Il n'est pas tombé du ciel.

J'ai joué le rôle de Nazem. C'est un personnage complexe qui n'a pas été facile à interpréter. Il évolue durant le film. On le voit agir en traître à certains moments, et être bien intentionné à d'autres. On vit ce conflit humain interne, et on se sent parfois irrité par certaines de ses positions ou de ses attitudes. On se demande comment on peut faire du mal à des personnes qui ont été bonnes avec vous et les poignarder dans le dos. En tant qu'acteur, je voulais que le public ressente cette personnalité et intériorise cette réalité. J'ai aimé ce défi et ces nuances complexes. »

[...]

Dans le film, beaucoup de personnages essaient de survivre. Quel est votre opinion sur cette recherche de survie ? Comment peut-on vivre

sous l'oppression ?

« Il y a des dénominateurs communs entre ceux qui souffrent et ceux qui vivent dans l'injustice. Il leur faut être forts jour après jour, se réconcilier avec eux-mêmes, et développer les mécanismes adéquats pour pouvoir continuer. [...]

Les oppresseurs aussi ont des choses en commun. Ils utilisent toutes sortes de moyens pour diaboliser les opprimés, les faire passer pour des gens inhumains et justifier ainsi leurs propres abus. Ils cherchent à nier toute responsabilité pour leurs propres actions et font porter à leurs victimes un lourd fardeau. [...] La haine est alors une réaction naturelle, mais je ne pense pas qu'elle soit la bonne réponse. La haine est un piège. Elle nous enchaîne et elle nous tourmente. La haine est une réaction, pas une action. [...]

Les humains que nous sommes portent leurs souffrances avec eux, et être privé de sa patrie n'est pas quelque chose qu'on puisse accepter comme allant de soi. Vous ne pouvez pas facilement oublier cela. S'émanciper de toutes ces souffrances demande du temps et de la patience, mais surtout il faut se débarrasser de toutes les émotions que vous avez accumulées et passer d'un état de désespoir à celui d'une action positive. Il faut se relever à chaque fois pour dénoncer des représentations qui justifieraient les abus. »

[...]

Quand le film a été présenté à la Cinémathèque de Jérusalem-Ouest, certains critiques vous ont reproché d'avoir fait des rapprochements entre le génocide arménien et ce qui s'est passé à Jénine. Comment réagissez-vous à cela ?

« Comme je l'ai dit déjà, on ne peut pas comparer une souffrance à une autre, ou un massacre à un autre.

Chaque cas est unique : l'holocauste juif, le génocide arménien, la Nakba palestinienne, ou ce que les Kurdes ont vécu, ou d'autres nations encore en Afrique et ailleurs dans le monde. En même temps, personne n'a le monopole de la souffrance et de la douleur. Par exemple, moi, comme Palestinien, je n'ai pas le monopole de ma souffrance. Il nous faut être tous solidaires et avoir de la compassion pour la douleur et les souffrances collectives des uns et des autres. Il nous faut avoir le courage de mieux les connaître. D'une certaine façon, il s'agit de sortir de sa zone de confort, d'entendre ce que vivent les autres et de ressentir la souffrance collective. J'offre ma solidarité aimante à tous ceux qui ont été opprimés au cours de l'histoire. »

Vous mentionnez la question du déni. C'est un point sensible pour les Arméniens car jusqu'à aujourd'hui les gouvernements turcs ont nié l'existence du génocide arménien. Le régime d'Erdogan a même pris part à l'invasion d'Artsakh (NdT : le Haut-Karabagh) au côté de l'Azerbaïdjan, avec pour conséquence de nouveaux réfugiés arméniens et des milliers de nouveaux martyrs arméniens. Malheureusement, Israël nie l'existence du génocide arménien, et même certains Palestiniens sont intoxiqués par les idées néo-ottomanes d'Erdogan sur le sujet. Quel est votre avis sur cette question du déni ?

« J'aurais honte si j'entendais un Palestinien nier l'existence du génocide arménien. Je pense que ce n'est pas un hasard si la Turquie nie le génocide arménien, et si même les États-Unis et Israël ne le reconnaissent pas. Cela résulte des mécanismes selon lesquels ces systèmes politiques fonctionnent. Cela concerne aussi la question du monopole

de la souffrance, et les intérêts politiques des uns et des autres.

Je crois qu'il existe un point commun entre les abuseurs et les individus ou les régimes d'oppression. Encore une fois, opprimer l'autre implique de se justifier par toutes sortes d'allégations, de nier la nature humaine de celui qu'on opprime, de pratiquer le lavage de cerveau et de réécrire l'histoire. Les oppresseurs se créent une façade, ils fuient la réalité et leurs responsabilités. Dans ces relations d'opresseur à opprimé, il n'y pas d'équilibre des pouvoirs, pas de réciprocité. Il y a un abuseur et un abusé. D'un côté, il y a la violence, les préjugés, l'hypocrisie et la justification des abus, et de l'autre des sentiments de honte, de culpabilité, de peine, de refoulement et d'angoisse. Cela est vrai pour Israël aussi. Israël reste dans le déni d'un grand nombre d'atrocités qu'il a commises et ne met l'accent que sur les souffrances endurées par son propre peuple.

C'est là que les images jouent un rôle important, et la déconstruction de ces représentations symboliques fait partie du processus de libération. Par exemple, je me souviens de mon rôle dans le film de Costa Gavras « Hanna K. », en 1983. Je jouais le rôle d'un Palestinien et insistais sur la question du droit au retour. C'était l'un de mes premiers rôles et j'en garde un souvenir ému. C'était l'époque où beaucoup d'Israéliens niaient l'existence des Palestiniens. À cette époque, vous ne pouviez pas faire état de votre identité palestinienne. Arborer un drapeau palestinien ou écrire le mot Palestine sur un mur était sévèrement réprimé. Dans ce film, je sentais que les moindres dimensions de mon rôle me confrontaient au dilemme du déni et soulignaient les aspects symboliques de mon rôle.

J'ai été confronté aux mêmes questions dans mon film « Jénine, Jénine ». J'essayais d'enquêter sur ce qui s'était passé lors de l'invasion du camp de réfugiés de Jénine au printemps 2002. Ce qui m'a conduit à une bataille qui dure depuis 18 ans maintenant. Tout d'abord, en 2002, les autorités israéliennes ont interdit le film. Mais parce qu'il était censuré, le film a suscité un plus grand intérêt auprès du public. Cette attitude n'était donc pas très avisée de leur part. J'ai fait appel et, en 2004, le film a été autorisé. En 2006, certains des soldats qui apparaissent dans le film m'ont attaqué en justice, me reprochant de les diffamer, et ils ont demandé réparation. Ils ont été déboutés au bout de quelques années. Il y a deux ans, un officier israélien a porté à nouveau plainte contre moi et a réclamé une compensation importante, en sus des frais de justice. Il a été demandé de censurer le film et d'en retirer toutes les copies. J'ai fait appel. Maintenant nous attendons la décision de la Cour suprême. »

Il y a beaucoup de films faits par des Palestiniens qui n'ont pas été censurés. À votre avis, pourquoi ce film-ci a-t-il été aussi violemment attaqué ?

Il peut y avoir plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, les Israéliens prétendent que leur armée n'a commis aucun crime de guerre lors de l'attaque du camp et de ses civils. Mais pour ma part, j'ai observé qu'une grande partie du camp de réfugiés a été détruite lors de l'attaque. Il y a eu plus de 52 martyrs, y compris des femmes désarmées et des enfants, et aussi des centaines de blessés. Les Israéliens de leur côté ont perdu 23 soldats qui avaient reçu l'ordre d'envahir le camp. Ils ne

voulaient pas que la population israélienne et un public international puissent voir cela. Ils prétendaient que Jénine était un repaire de terroristes qui lançaient des attaques sur Israël. Ils cherchaient à se venger et punissaient pour cela toute la Cisjordanie, et tout particulièrement Jénine.

Une autre raison à cela a sans doute été ma participation personnelle à ce film. J'étais alors considéré comme une icône qui croyait en la paix et en une réconciliation juste. Ils ont été choqués que je traite de ce sujet. Ils ont cherché à déformer ce que je représentais et à me diaboliser. Ils m'ont traité de menteur et ont prétendu que j'étais financé par des fonds palestiniens. Le film m'a placé sous le feu des critiques et certains journalistes ont cherché à détruire mon image. Cette bataille dure depuis 18 ans déjà et cela n'a pas été facile. Mais je fais mienne cette devise palestinienne : « Je me tiens debout comme une montagne face au vent ». Je persiste à adhérer à mes valeurs, je m'oppose à la pratique de la punition collective et m'associe aux opprimés où qu'ils soient...

Aux générations futures j'aimerais dire : Ne cessez jamais d'exprimer votre opinion, même si elle n'est pas entendue ou si elle est différente de celle de la masse. Aimez-vous les uns les autres, cherchez à tirer le meilleur de votre vie, rappelez-vous qui vous êtes, continuez la lutte. N'ayez jamais peur d'être vous-même et faites face aux peurs et aux doutes qui vous habitent. Restez fidèles à vos valeurs. Les souffrances que vous pourrez endurer ne disparaîtront pas rapidement, mais dans le long terme vous aurez contribué à changer les choses. »

** Élise Aghazarian est née et a grandi à Jérusalem et vit depuis 2009 aux Pays-Bas. Elle est titulaire d'une maîtrise en Sciences sociales de l'université d'Amsterdam et est spécialiste de langue arabe. Elle enseigne actuellement à l'Institut des langues de l'université d'Amsterdam. Elle a auparavant travaillé à Radio Netherlands Worldwide et a enseigné la sociologie dans plusieurs universités palestiniennes. Elle a travaillé 10 ans au Moyen-Orient dans diverses ONG sur des projets de gestion et de défense des femmes et des enfants. Elle écrit et fait des travaux de traduction entre l'anglais et l'arabe, encadre des projets, participe à des activités culturelles et élève son enfant. Élise est aussi engagée à l'école arménienne Surp Grigor Naregatsi d'Amsterdam.*

Quelques nouvelles de Sabeel

Groupes d'étude biblique

L'objectif est d'aider des chrétiens « ordinaires » à se servir de leur Bible comme d'un outil pour construire la justice et la paix. Il ne s'agit pas de se contenter de critiquer la violence et le mal qui sont perpétrés au nom de Dieu et de la Bible, mais aussi de découvrir toutes les richesses de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce qu'ils nous enseignent sur la justice, la vérité et la non-violence pourra nous aider dans notre travail au service de la paix et de la liberté. Sabeel accompagne ainsi plus de 32 groupes d'étude contextuelle de la Bible sur l'ensemble de la Cisjordanie et d'Israël. Leurs membres sont des jeunes, des jeunes adultes, et des femmes. Avant la pandémie, les groupes se sont retrouvés régulièrement pour lire la Bible et voir ce que cela signifiait que d'être chrétien en Terre Sainte aujourd'hui. Durant la pandémie, les rencontres ont forcément été moins régulières, et certains se sont rabattus sur des rencontres en ligne. Sabeel a aussi développé tout un matériel pour une étude contextuelle œcuménique des textes bibliques.

Les sessions *Kumi Now*

Elles se poursuivent chaque mardi à 17 h sur www.kuminow.com

Plan d'assurance maladie

En 2020, Sabeel a mis en route un projet pour créer un système d'assurance maladie commun au service des paroisses, des écoles et des organisations chrétiennes locales. Plus de 2 000 familles et 90 organisations chrétiennes sont intéressées par ce projet.

Au niveau régional,

Sabeel espère pouvoir mettre en place un échange entre les diverses Églises du monde arabe sur la manière dont elles annoncent la Bonne Nouvelle dans un contexte d'instabilité politique, d'extrémisme religieux et de relations œcuméniques compliquées. Depuis 2018, Sabeel s'est aussi lancé dans une étude sur l'antisémitisme.



Rencontre de femmes participant à des groupes d'étude biblique

Déclaration d'objectif de Sabeel

Sabeel est un **mouvement œcuménique** de base, de théologie de la libération rassemblant des chrétiens palestiniens. S'inspirant de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ, cette théologie de la libération cherche à fortifier la foi des chrétiens palestiniens, à promouvoir l'unité entre eux, et à les aider à agir pour la justice et l'amour.

Sabeel s'attache à développer une **spiritualité basée sur la justice, la paix, la non-violence, la libération, et la réconciliation** pour les diverses communautés nationales ou de foi. Le mot « Sabeel » est un mot arabe signifiant à la fois le « chemin », le « chenal » ou la « source d'eau vive ».

Sabeel s'efforce aussi de développer dans l'opinion internationale une conscience plus claire de l'identité, de la présence et du témoignage des chrétiens palestiniens, ainsi que de tout ce qui les concerne aujourd'hui. Il encourage les personnes individuelles comme les groupes, à travers le monde, à travailler **pour une paix juste, complète et durable** établie sur la vérité et rendue possible par la prière et l'action.

Ont participé à l'élaboration de ce numéro :

*Traduction : M. d'Huart, E. Reichert, D. Vergniol, J. Toureille
Relecture et mise en page : L. Boulanger, M. Boulanger, E. Reichert*

Sabeel Ecumenical Liberation Theology Center

P.O.B. 49084 Jerusalem 91491
Tel : 972.2.532.7136 Fax: 972.2.532.7137

General E-mail : sabeel@sabeel.org
Clergy Program : clergy@sabeel.org
International Programs : world@sabeel.org
Youth Program : youth@sabeel.org
Media : media@sabeel.org
Visiting : visit@sabeel.org



Sabeel-Nazareth
PO Box 50278 Nazareth 16120 Israel
Tel : 972(4)6020790
E-mail : nazareth@sabeel.org

Réseau international des Amis de Sabeel

Friends of Sabeel North America (FOSNA)

Tarek Abuata, directeur exécutif
Friends of Sabeel North America
PO Box 3192
Greenwood Village, CO 80155 USA
Tél. : (+1)-503-653-6625
Mail : friends@fosna.org
Site Web : www.fosna.org

Canadian Friends of Sabeel (CFOS)

CFOS Office
7565 Newman Blvd.
P.O. Box 3067
Montreal, QC H8N 3H2
Mail : info@friendsofsabeel.ca
Site Web : <http://friendsofsabeel.ca>

Sabeel-Kairos UK

Sabeel-Kairos
Office Above AGE UK
60 the Parade
Oadby
Leicester
LE2 5BF
Mail: info@friendsofsabeel.org.uk
Site Web : www.sabeelkairos.org.uk

Kairos-Sabeel Netherlands

Marijke Gaastra
Lobbendijk 5
3991 EA Houten - Netherlands
Tel : (+31) 030 6377619
Mail: info@kairos-sabeel.nl
Site Web : www.kairos-sabeel.nl

Friends of Sabeel Sweden

Kenneth Kimming, directeur
Nickelgränd 12
SE-162 56 Vällingby - Sweden
Mail: sabeelsverige@gmail.com
Site Web : www.sabeelsverige.se

Friends of Sabeel Scandinavia in Norway

c/o Karibu Kirkens Hus, directeur
Rådhusgata 1-3
0151 Oslo - Norway
Tél. : +47 47340649
Mail : hans.morten.haugen@vid.no
Site Web : www.sabeelnorge.org

Friends of Sabeel Oceania Inc. (FOS-AU)

Ken Sparks, directeur
P.O. Box 592, Burpengary Qld 4505
Tél. : +641 930 1914
Mail : ken@sparks.to
Site Web : www.sabeel.org.au

Friends of Sabeel France

Ernest Reichert, président
12 rue du Kirchberg
F - 67290 Wingen s/ Moder – France
Tél. : +33 (0)3 88 89 43 05
Mail : ernest.reichert@gmail.com
Site Web : <http://amisdesabeelfrance.blogspot.fr>

Friends of Sabeel Germany

Hagdornweg 1
70597 Stuttgart - Germany t
Tél. : +49 (0) 711 9073809
Mail : fvsabeel-germany@vodafone.de
Site Web : www.fvsabeel-germany.de